

• Chaque jour écrivains, essayistes et photographes répondent: qu'en est-il aujourd'hui du bonheur?

Plutôt Tupinamba que zen

PAR MANUELA CARNEIRO DE CUNHA *

Le bonheur est-il de ce monde, est-il de ce temps? Il semble bien que tous les peuples sur terre vous diront que non, montrant que nous tous chons là à quelque universel dérobe et ne se conçoit que comme une visée et une absence. Les Tupinamba du XVI^e siècle brésilien croyaient en une Terre sans Mal située quelque part à l'orient mais peut-être après tout, à l'occident, ailleurs, en tout cas. De grandes migrations en quête de cette Terre de cocagne, où l'on buvait et menait ripaille, où l'on assommait allégrement des ennemis, firent déambuler les Tupinamba sur d'immenses étendues, parfois à plus de cinq mille kilomètres de leur lieu de départ. Certains s'embarquèrent sur des caravelles en partance pour l'Antien Monde, pensant y trouver la Terre fabuleuse. A Lisbonne, on les vendit comme esclaves. De leur côté, les Portugais crurent eux aussi avoir trouvé le paradis terrestre en cette Amérique du Sud de l'Equateur: les hommes y poursuivaient, disait-on, une existence bienheureuse, sans nul péché ni honte, et y vivaient communément jusqu'à 120 ans. De part et d'autre de l'Océan, le Bonheur était donc bien différemment conçu. On s'accordait cependant sur deux points. D'une part, pour ces gens qui découvraient un nouveau pan de globe, le bonheur se situait quelque part en ce monde; il s'agissait seulement de le dénicher. Seulement, et c'est le second point d'accord, il se trouvait toujours ailleurs.

A ce bonheur-utopie on peut opposer, pour la forme seulement, un bonheur-uchronie, un paradis qui se situe soit à l'aube soit à la fin des temps: jamais présent, en somme. C'est ce bonheur-là, uchronique, qui nous hante à présent, peut-être parce que nous avons exploré les derniers recoins de la Terre, et qu'il n'y a plus de *terra ignota* où placer les paradis. Mais y a-t-il eu des temps plus heureux? Y en aura-t-il jamais? La guerre, l'inégalité, la misère, la terreur, la torture sont-elles seulement de ce temps?

Reste la voie du renoncement: le bonheur consisterait à se contenter de peu, à dompter le désir et se satisfaire de ce qui nous est échu, à faire coïncider ce que l'on veut avec ce que l'on a. Sur un pare-chocs de camion, support par excellence de la philosophie populaire au Brésil,

Le bonheur, c'est d'appréhender la fin de la guerre. C'est les nuages, les merveilleux nuages... Teotihuacan en plein midi avec un panama sur la tête. Que la France soit terre d'asile. Embarquer sur le navire de la reine de Saba dans le tableau de Claude Lorrain. Qu'un milliardaire un peu poète donne l'intégralité de sa fortune à un hôpital moyennant qu'on lui réserve une chambre séparée, avec naturellement un droit de regard sur la comptabilité, ce qui conduit les autres émerveillés par cet accès de lyrisme à s'empresser d'en faire autant.

C'est l'invention des automobiles silencieuses. Le bonheur, c'est voir que se remet un frère que l'on croyait perdu. Ce sont les lichens figurant les haleines, humeurs, pierres et flammes. Ecouter le rossignol en dînant sur sa terrasse. Improviser au piano en bonne compagnie jazzistique sur le thème «body and soul». Voler de ses propres ailes. La capacité d'espérer encore que le XX^e siècle soit moins atroce que le XX^e (sans même parler des précédents). C'est l'invention des hélicoptères silencieux. Le bonheur, c'est lire dans les yeux d'une femme qu'on aime qu'elle a envie que vous le lui disiez.

Ce sont les cinq doigts de la main avec les ongles, les six faces du dé avec leurs chiffres, les sept pulsions capitales avec leurs emblèmes. Tomber sur la retransmission d'un opéra à la télé tandis que le programme annonçait celle d'un match de foot.

Claudine Doury

Photographe, reporter.
 «L'herbe, le soleil, l'homme, le bonheur.»

ne soit pas un éreintement fielleux et témoigne même de quelque sensibilité. Marcher le long d'une plage interminable en ramassant des coquillages.

Qu'un éditeur passionné d'étrangers aux aéroports par les remplaçants de l'actuelle police, conscients de leurs ressources qu'ils ignorent souvent eux-mêmes. C'est l'invention des avions silencieux. Le bonheur, c'est découvrir que la brouille avec un ami très cher qui durait depuis des années, provenait d'un absurde malentendu. C'est l'ouverture du monde que l'on veut toujours nous caresser. L'abandon de l'audimat par les chaînes publiques. Réussir à écrire sans une rupture sur l'eau-forte ou la gouache d'un peintre complice.

Trouver pour un voisin chômeur un travail bien payé qui lui plaise. La floraison du cactusierge, la seule nuit du 15 août, dans un jardin de Nice. C'est l'invention, des tondeuses à gazon silencieuses. Le bonheur, c'est vous savez bien. C'est l'astronautique bien tard, mais bientôt, vous verrez, bientôt, cela va reprendre... Rendre concrète la notion de vitesses transluminiques. Débusquer enfin l'adjectif qui se dérobait depuis six semaines.

Terminé la partie de récitation dans la première d'un compositeur ami. Faire des progrès en chinois classique. L'accueil enthousiaste des étrangers aux aéroports par les remplaçants de l'actuelle police, conscients de leurs ressources qu'ils ignorent souvent eux-mêmes. C'est l'invention des avions silencieux. Le bonheur, c'est découvrir que la brouille avec un ami très cher qui durait depuis des années, provenait d'un absurde malentendu. C'est l'ouverture du monde que l'on veut toujours nous caresser. L'abandon de l'audimat par les chaînes publiques. Réussir à écrire sans une rupture sur l'eau-forte ou la gouache d'un peintre complice.

Serrer la joue d'un bébé contre sa barbe. Une fois, par un minuit lugubre, tandis que je m'appeantissais, faible et fatigué, sur maint curieux et bizarre volume de savoir oublié, tandis que je dodélinais de la tête, somnolant presque, il se fit un heurt, comme de quelqu'un frappant doucement à la porte de ma chambre... C'est l'invention de la construction silencieuse. Le bonheur, c'est la suite et la série et le reste et les autres, et les refusés et les oubliés, les imprévus, les j'en passe, et j'en passe. C'est le désert qui retrouvera ses bruits propres. Qu'on vous demande d'en parler dans *Libération*. La critique enfin sérieuse par un jeune philosophe audacieux de la notion de croissance en économie.

Ouvrir dans la modeste demeure que l'on vient d'acheter la petite porte imprévue qui donne sur d'immenses caves comme celles de la maison natale de Rabelais à la Devinière. Trouver autre chose. Sa dent, douce à la mort, m'avertissait au chant du coq *ad matutinam* au *Christus venit* dans les plus sombres villes... C'est un jour, on ne sait quel jour, après tous ces fracas et secousses, un peu de silence entre amis autour de quelque boisson.

* **Ecrivain. Dernier ouvrage paru: *Transit*. Editions Gallimard, 1992.**

